

INTRUSION

Frédéric Jésus

*Pénètre dans l'âme qui dirige chacun,
et laisse tout autre pénétrer aussi ton âme à toi.
Marc-Aurèle, Pensées pour moi-même, Livre VIII, LXI.*

Ce n'est pas pour dire, mais Luc s'ennuie ferme. Des épaules jusqu'aux talons. Il ne tient pas en place, et aucune place ne tient à lui. Il peut bien jouer des coudes au comptoir du petit bistrot, en bas de chez lui, tenter d'y conquérir un nouveau périmètre, au mieux commander un second café. Mais dans la cohue du matin comme dans celle du soir, celles des travailleurs et des inclus, il sent surtout qu'il gêne. Rien à échanger, rien de neuf à dire ou à entendre, juste régler ses consommations et dégager. Remonter chez lui en vérifiant pour la forme que sa boîte aux lettres, dans le hall, s'ennuie autant que lui. Une facture peut-être. Un prospectus sans doute. Jamais de réponse à ses recherches d'emploi, à ses propositions de se montrer utile à quelque chose. Quant aux lettres d'amour, plus personne n'en écrit, tout passe par les écrans, et encore ! Qu'est-ce qui, provenant de lui ou lui parvenant, pourrait bien circuler amoureusement sur « la toile » ?

Jusqu'à-là, rien d'extraordinaire. Au fond de lui, Luc n'est pourtant pas le mauvais gars. Mais le problème, quand il s'ennuie, c'est qu'il n'a rien à opposer aux mauvaises idées quand elles se mettent à clignoter dans les parages de ses ruminations. Il les laisse venir. Il est disponible. Il n'a aucun préjugé. Or, présentement, au-delà des épaules et des talons, c'est du bout de ses orteils jusqu'à la pointe de ses cheveux (qu'il porte courts) que fourmillent les ondes torves du désœuvrement. C'est dire s'il est disponible !

Aussi lorsqu'un beau matin de printemps, le voyant errer sans but sur une route isolée, son amie Laure lui annonce de loin, du fond d'un pré, que le temps est à la pluie. Soit. Mais elle ajoute dans le même souffle qu'elle lui ferait bien « lire quelque chose » pour avoir son avis. Et là, Luc dresse l'oreille, comme on dit. Ce sont des chiens que Laure, quant à elle, dresse désormais, déçue sans doute d'avoir trop facilement dressé – surtout contre elle – les hommes de sa vie. Mais cela ne le regarde pas. Elle s'approche, tenant de fait un adorable molosse en laisse courte. Le retenant, plutôt. Luc, impassible face aux aboiements, reste sur son bout de route. Laure lui explique ce qu'il en est. Une jeune amie à elle s'est lancée dans l'écriture de son premier roman. Laure affirme qu'elle a aussitôt pensé à le solliciter. Elle a lu les premières pages, elle est perplexe, et elle aimerait savoir ce qu'il en pense de son côté vu qu'il taquine lui aussi, croit-elle savoir, le stylo et la souris. Luc a beau se récrier mollement, la jouer modeste, jurer qu'il ne dispose d'aucune compétence littéraire, etc. : l'affaire est aussitôt conclue. Comment résister au beau sourire de Laure ? Surtout si l'on n'a pas l'intention d'y résister. Si l'on n'a rien d'autre à faire que de ne résister à rien. Après quoi chacun est reparti de son côté. La pluie annoncée par Laure n'a pas tardé à faire s'allonger et se hâter les pas qui éloignent l'un de l'autre même les plus sincères, mais les plus fugaces, des contractants.

Au bout de quelques jours, Luc a oublié l'engagement qu'il a pris ce matin-là entre la route déserte et le pré luisant de rosée. Il n'y a d'ailleurs guère cru ni vraiment souscrit sur l'instant, et maintenant il s'ennuie plus ferme que jamais. Il baille autant que sa boîte aux lettres. Rien ne se passe. C'est en permanence que rien ne se passe. La bouilloire pour le thé et les tisanes s'entartre à vue d'œil. Pour le reste : page blanche, stylo à sec ; écran vide, souris en panne. Le manque d'inspiration pour écrire quoique ce soit confine à l'apnée. Il en est là, à ne même plus savoir en quel jour de la semaine il s'éveille ou s'endort, quand soudain, sur sa messagerie – surtout fréquentée ces temps-ci par des dizaines de *spams* en tous genres – , s'affiche en plein après-midi un courriel de Laure. Intitulé « *Comme convenu* » et agrémenté d'un vague « *Merci pour ta lecture, amitiés, Laure* », il comporte surtout une « pièce jointe ». C'est un fichier *pdf* qu'il ouvre sans délai et qui s'avère composé d'une cinquantaine de pages, écrites pas trop serré. Comme la plupart des premiers romans, se dit-il, celui-ci s'intitule « *L'absence* ». Luc considère d'un sourire d'abord narquois, puis indulgent, ce titre qui s'affiche triste, en caractères gras, majuscules, Times New Roman calibre 24, au beau milieu de la page un. Le nom de l'auteure, inconnue de lui, se faufile discrètement juste en dessous, en caractères italiques, minuscules, Times New Roman calibre 12.

« OK », se dit Luc, « ce projet d'absence est déjà moins désert que ne le prétend l'auteure : elle s'y fait d'emblée figurer ! A coup sûr, elle ne va pas tarder à rameuter aussi un petit noyau de comparses. Autrement dit : extraire de son carnet d'adresses, aussi mince soit-il, quelques champions de solitude, esquisser leurs portraits par les techniques de l'autoportrait en petites touches significatives et les lancer devant elle sans les lâcher d'un pouce. Nous sommes nombreux dans ce cas-là, moi le premier : dès que nous saisis la peur du vide, nous nous empressons d'inviter du monde – ou, à défaut, de l'inventer – et de nous en prétendre comblés. Nous ne sommes que masqués, cachés derrière nos créatures, mais peu importe : l'absence figure au total un domaine bien plus peuplé qu'il n'y paraît. Mais il l'est de présences virtuelles aspirant à devenir aussi réelles que possible » Et Luc se prend à méditer quelques minutes sur cet apparent paradoxe, à entr'apercevoir les perspectives qu'il lui ouvre.

« Quoiqu'il en soit », récapitule-t-il en s'ébrouant, « me voici en présence d'un roman qui se réclame de l'absence. Banal. Passons. C'est surtout le premier roman d'une jeune inconnue, pas même terminé peut-être, et que quasiment personne n'a encore lu au stade d'ébauche où il en est. Si bien que le territoire est quasi vierge. Les personnages ne font sans doute qu'émerger du fond du miroir de leur créatrice. Ils restent donc très malléables. » Luc se frotte les mains à la façon d'un vieux pervers découvrant une jeune pousse d'arbre fruitier dans les pré-bois.

Au fond de lui toutefois, il faut le rappeler, Luc n'est pas le mauvais gars. C'est l'ennui qui lui dispense habituellement de mauvais conseils, qui l'engourdit, qui prétend le gagner à sa cause. Or voici que Luc, tout au contraire, entend tout à coup le conjurer, cet ennui bavard et piègeur. Le provoquer. L'estourbir. Ne plus lui obéir. Ou, plus exactement : obéir à l'intention de ne plus lui obéir (là est le piège). Et, à cet effet, ne plus rien s'interdire. Surtout si l'occasion d'un tel affranchissement se présente comme un foisonnant bouquet de fleurs des champs qu'il ne reste qu'à cueillir.

C'est dans cet état d'exaltation que Luc, le soir-même, imagine – et valide dans la foulée – la pire des options à prendre envers ce tapuscrit si naïvement transmis par Laure et qui s'offre à sa lecture. Une option radicale, et même un peu mordante pour les mollets, mais pas du tout prévue dans le contrat

passé l'autre matin sur la route – avec le chien pour témoin. On a dit que Luc était dans la disposition de ne plus rien s'interdire. Il retrouse ses manches, s'installe confortablement. Il allume son écran, y fait défiler le roman en herbe, en feuillette la liasse virtuelle à pas de souris, puis décide de suivre docilement, depuis le début, la longue trace du récit. Il se plonge littéralement dans sa lecture, se rend étanche à tout le reste. On le dirait concentré comme sur une prière. Mais il a surtout l'intention de faire connaissance avec les personnages qui entrent en scène sous ses yeux. Mieux encore : de faire avec eux une *prompte* et *proche* connaissance.

Luc comprend assez vite qu'il va être question du bel et tortueux amour naissant entre une jeune femme, presque une jeune fille encore, et un homme buriné par quelques petites années d'expérience de plus qu'elle. Une histoire d'amour qui n'en est hélas qu'à ses prolégomènes et dont il prévoit qu'elle sera bien longue à trouver l'embrayage, à changer d'ampleur et de vitesse. Pas moins de cinquante-trois pages – les deux premiers chapitres – viennent d'être consacrées à décrire l'existence solitaire puis l'entre-perception furtive puis l'hésitant rapprochement de deux « absences » au monde – il faut bien expliquer la présence de l'absence dans le titre. Bref : il s'appelle Georges, et elle Tania. Ils sont suffisamment beaux – mais sans excès – et tristes – mais pas plus torturés que nécessaire – pour se rendre assez vite attachants – pas encore exaspérants – aux yeux du lecteur. Telle est donc la base de cette fiction, et telle en est la visée. Ces deux-là finiront sans doute par se toucher, par s'incarner. Certes, mais au bout de combien de pages ? L'écriture se coule dans un style retenu, secoué par quelques belles envolées, le tout émargeant sans prétention aux confins d'une sorte de romantisme post-moderne. Paragraphe après paragraphe, elle s'attache – se complait, même – à la description minutieuse tant des routes embrumées (Georges y conduit sa moto) que des rituels de préparation des thermos de thé (Tania attend son car dans les frimas de novembre). Et surtout, dans une profusion de métaphores, à l'évocation des moindres replis des décors champêtres et péri-urbains environnants (où rôdent et frissonnent les silhouettes hésitantes des deux héros).

Luc sent de nouveau poindre comme un menaçant parfum d'ennui. Il en déduit – c'était d'ailleurs son intuition de départ – qu'il n'est pas question de laisser les choses suivre leur cours sans qu'il ne s'en mêle un peu. Et même : plus qu'un peu !

Aussi, enjambant sans vergogne la fenêtre que le début de sa lecture du *pdf* vient de lui ouvrir sur cette histoire, y fait-il une soudaine irruption. Plus exactement – car *l'irruption* n'est rien ou pas grand-chose, une impulsive transgression, l'affaire de quelques secondes – il est surtout bien décidé à faire *intrusion* dans ce roman en cours d'écriture. Une intrusion résolue. Aventureuse. Indécente, peut-être. Impatiente, à coup sûr. Presque joyeuse, en tout cas. Et ceci, donc, dès les prémices du troisième chapitre. A ce moment toujours aussi fastidieux où, au terme du deuxième, Georges et Tania en sont encore à tournicoter autour du montage aussi pudique qu'acrobatique de leur premier rendez-vous en ville (lui entre un chantier et une session, elle entre un cours de littérature moderne en amphithéâtre et une répétition de danse classique).

Une fois franchie la fenêtre du récit, Luc regarde autour de lui. Il se trouve dans un lieu indéfinissable, à peine un salon mais sans fauteuil, une sorte d'antichambre. Il s'appuie un peu aux murs, le temps de vérifier son équilibre. Il examine quelques décorations intérieures – deux absurdes candélabres, plusieurs portraits sépias d'ancêtres compassés. Puis il trouve la cuisine, s'y accorde un

verre d'eau fraîche au robinet. Après quoi il se convainc que ce lieu est dépourvu d'intérêt et il en ressort par la porte, l'air candide. Il entreprend plutôt de suivre le sentier, bordé de hautes et fières orties (pourquoi des orties ?), qui s'en va descendant droit devant lui. Après quelques marches encore il parvient à une sorte de bifurcation. Il sait, pour l'avoir lu qu'à droite la route mène à la maison de Tania, en lisière de forêt, près de laquelle s'arrête son car. Et qu'à gauche la même route serpente jusqu'aux faubourgs de la ville et à l'appartement de Georges, au bas duquel stationne sa moto. A qui rendre visite pour commencer ? Sachant, à la lumière des deux premiers chapitres, de quoi chacun est capable – et, surtout, incapable – Luc sort une pièce de monnaie. C'est pile : il se rend d'abord chez Tania.

Deux kilomètres d'une route joliment environnée de prairies fourragères et de bosquets conduisent au hameau où elle demeure avec ses parents. Ceux-ci sont absents et, quand il active la sonnette, c'est Tania elle-même qui lui ouvre. Elle ressemble trait pour trait, et pour cause, à la description qu'en donne le roman dès ses premières pages (taille moyenne, silhouette élancée, épaisse chevelure brun-roux contenue par un catogan, beaux yeux verts rehaussant à eux seuls l'harmonieuse banalité du visage). Elle n'a pas l'air surprise. Plutôt indifférente. Il se présente : un lecteur de passage. Oui, elle sait, l'auteure l'a prévenue que ce genre de rencontre se produisait de temps à autre. Après tout, paraît-il, c'est aussi pour les lecteurs qu'on finit par écrire des histoires, ou par y figurer. Pas étonnant que ceux-ci en viennent à se manifester, à formuler leurs avis, leurs attentes, leurs suggestions. Ce qui n'oblige nullement les personnages à en tenir compte, surtout en cours de rédaction, avant le point final. Après tout c'est à eux, les personnages, et non pas aux lecteurs, qu'il incombe de vivre en première ligne ce qui se passe dans un roman, à déclencher ou à subir les événements puis à en assumer les conséquences, les risques parfois. « Oui, mais quand il ne se passe rien ? », objecte Luc. « Entrez, nous allons attraper froid », répond Tania, mais l'accueil se fait debout et dans le vestibule. Pas de chaise, pas de tasse de thé. C'est dans ces conditions frugales que Luc développe son argumentaire, ses préconisations.

Il estime tout d'abord que les préliminaires ont assez duré. Tous les longs regards qu'elle pose depuis près de trente pages sur l'homme à la moto de derrière la vitre embuée du car en se rendant à la ville finissent par lasser. Ses battements de cil infinitésimaux au-dessus d'un chocolat chaud dans la pénombre d'un recoin de la brasserie pendant que, installé au comptoir, il mâchonne un sandwich prêtent à sourire plutôt qu'à émouvoir. Tout du moins : pourquoi ne pas profiter de ce genre de situation pour lui faire passer un petit mot par le loufiat, avec indication d'une heure et d'un lieu de rendez-vous ? Bon, pas dans un hall d'hôtel, d'accord, pas si vite, il faut procéder par palier, les corps ont besoin d'étapes moins abruptes pour se flairer, se tester. Mais au moins au pied d'une statue, à l'entrée d'un musée, dans les coulisses de son cours de danse, un peu d'imagination, que diable ! Bien sûr ses ruminations insomniaques, la bousculade de ses fantasmes, les rêveries induites par le frôlement des draps sur son pubis incandescent peuvent exciter le temps d'un demi-chapitre. Mais on redoute qu'elles ne viennent infuser quelques dizaines de pages supplémentaires. Ah certes, l'auteure dispose du pouvoir et des moyens de repousser sans cesse les échéances, de se délecter à l'étalage des procrastinations de ses personnages, voire même de les y enfermer sans répit ! C'est son affaire. Mais quel sadisme justifie-t-il de mener les frémissements du désir de Tania jusqu'à la menace de leur extinction ? S'agit-il d'un roman sur le renoncement, le désespoir, le suicide peut-être ? Les écrivains n'en font qu'à leur tête. Ils laissent entrevoir une histoire d'amour et soudain, pour d'obscures raisons qui n'intéressent qu'eux, ils décident d'opter pour une conclusion

dramatique. Luc entend mettre Tania en garde à ce sujet. C'est même là, confie-t-il plus sournois que sincère, le principal motif de sa visite. Sortant le grand jeu, il la saisit paternellement par les épaules, la presse un instant contre lui – elle ne se débat pas –, lui caresse la joue, y efface une larme potentielle. « Dois-je être plus explicite ? », lui demande-t-il. « Non, non, je crois que j'ai compris », répond-elle en rougissant. Et elle va se blottir dans un coin du vestibule.

Après quoi, Luc lui lance son meilleur sourire, cocktail de compassion, d'encouragement et d'un zeste de tendresse presque authentique. Puis il lui tourne le dos, ouvre la porte, la referme doucement derrière lui et il reprend la route en sens inverse. Direction Georges, maintenant. Il lui faut revenir sur ses pas, et continuer jusqu'à l'entrée de la ville. Cinq kilomètres sont à prévoir, en marchant d'un bon pas. C'est plus qu'il n'en faut pour réfléchir, pour établir le versant masculin de son plaidoyer alternatif. Pour continuer à fourbir son manifeste en faveur de la présence active, du dépassement de l'absence. Pour muscler son parti-pris de lecteur rendu impatient par des romans trop indolents.

Luc ne tarde pas à se féliciter d'avoir été attentif au fait que le tapuscrit dont il a entrepris la lecture par une chaude soirée de printemps relatait une histoire située quant à elle au cœur poisseux de l'automne. Ce pourquoi, avant de s'y introduire, il avait pris soin de se munir de sa solide veste à capuche en polaire. Judicieuse initiative, car une bruine de saison enveloppe maintenant la scène. Elle lave doucement son visage, astique l'asphalte, gomme les collines au loin. Elle exalte l'ocre flamboyance des feuilles qui désertent les arbres, tapissent les surjets de leurs racines et décalquent au sol l'emprise de leurs agonisantes canopées. (Autant de notations d'ambiance assez sophistiquées, se dit Luc au passage, pour prendre subrepticement place dans le corps du troisième chapitre, si jamais il réussit à y figurer avec son propre stock de contributions. Autant d'offrandes potentielles à l'auteure, mais celle-ci ignore tout, à ce stade, du lecteur inopiné que Laure lui a proposé d'être. Et plus encore du lecteur *intrusif* qu'il est devenu. Mais passons.)

En pratique, la bruine en question stimule le rythme de ses pas. Pas question néanmoins, pour s'en prémunir, d'attendre le car à l'un des arrêts qui jalonnent les cinq kilomètres séparant Tania de Georges. Et moins encore d'essayer d'y monter si jamais il s'en présente un : les poches de sa veste sont vides, il a oublié de prendre de l'argent, et il ignore quelle monnaie a cours dans ce roman. Aussi accélère-t-il sa marche plus encore, au fur et à mesure que la petite pluie s'épaissit et se fait pénétrante, qu'elle gagne ses épaules. « Accélérer », se dit-il, « accélérer le pas et le cours des sentiments, exacerber les passions, brusquer les situations qui en résultent : voilà bien mon intention en ces lieux imaginaires, le nouvel antidote à l'ennui qui m'y poursuit ». Seulement voilà, remarque-t-il soudain entre le troisième et le quatrième kilomètre, « je n'ai techniquement pénétré qu'un fichier *pdf*. Je peux y cheminer, en visiter les protagonistes, chercher à les influencer, mais je ne peux rien y imprimer par moi-même. Pas même d'élégantes considérations sur les « *canopées agonisantes* » et *tutti quanti*. Je suggère, mais de rien je ne décide puisque rien de moi ne s'inscrit. Soit. Après mon entrevue avec le Georges de cet inamovible *pdf*, je sais donc ce que je dois faire : retrouver la fenêtre, revenir dans mon monde et me caler devant mon bon vieil écran et mon bon vieux clavier. Il me faut prendre le temps d'étudier les changements que j'ai su opérer sur ces mœurs amoureuses en m'y étant immiscé tel le serpent du Jardin d'Eden. Après quoi je convertirai le tout sur mon logiciel de traitement de texte, je ferai un bon somme, je sifflerai un petit verre de gnôle et j'y retournerai d'un bon pas. Et alors : plus de *pdf* qui vaille, la souris se soumettra au serpent, j'entrerai dans l'écrit par l'écrit, moi aussi. Mais patience, rien n'est joué, rien n'est dit, ni fait, ni écrit. Il me

faut tout d'abord trouver Georges et lui servir à son tour mon baratin. Ecouter le sien, mais pas trop. D'homme réel à homme virtuel, en attendant la suite. »

L'appartement de Georges n'est pas trop difficile à localiser. Luc sait, depuis le début du deuxième chapitre, qu'il fait face à un grand square situé juste à l'entrée de la ville. Et en effet la moto stationne aux abords du lourd portail d'accès, en fer forgé, de celui-ci. *The Gates of Eden*, se dit-il. Il rôde un peu dans les parages, moins par impatience que pour se réchauffer et en tapant de temps à autre dans ses mains (il a bien pris sa polaire, mais oublié ses gants). Il se demande s'il faut entrer dans l'immeuble, chercher son nom sur les boîtes aux lettres et monter sonner à sa porte quand Georges en personne finit par apparaître, cigarette au bec, casque à la main. Comme Luc le voyait, c'est-à-dire comme décrit au premier chapitre : à peine trentenaire, la barbe de trois jours et le cheveu dru d'un brun méridional, les joues un peu creusées, le regard inquiet mais impavide. Il s'approche de son engin. Luc se présente. Un lecteur. « Ah oui ? », dit-il. « On m'avait bien dit... ». Luc ne relève pas, mais il demande : « C'est une Honda CB125F, n'est-ce-pas ? Modèle récent ! Ça carbure comme vous voulez ? ». « Pas trop mal. » Luc fait remarquer : « La place arrière est vraiment bien conçue, très confortable... », et il en vient aussitôt à Tania. Pas de temps à perdre, et il fait froid. Il lui fait part de leur toute récente entrevue. Georges feint de grogner. Luc insiste : qu'attend-il donc pour répondre à ses œillades un peu trop clandestines ? Un homme d'action comme lui ! Oui, d'accord il est au chômage. Mais des chantiers avec des charpentes à monter ou à restaurer, ça se trouve, dans le coin (en réalité, Luc n'en sait rien). Georges proteste : « Je ne suis pas au chômage. J'ai même deux métiers : le bâtiment, c'est vrai, et la musique aussi ». Bon, s'il le dit. Il a pourtant bien l'air d'un chômeur, mais soit : Luc a dû mal lire, ou trop vite. En tout cas, puisqu'il reste sans doute à Georges un peu de temps libre, malgré tout, et que Tania se réfrigère matin et soir en attendant son car, pourquoi ne pas aller à sa rencontre, la prendre en selle et la laisser se réchauffer autant qu'elle le voudra ? Et elle le voudra : justement, il y insiste, il sort de chez elle. Etc. Georges finit par se montrer un peu plus attentif. Il sort un bout de papier froissé de sa poche. « On m'a donné ça, dans un bistrot. C'est son téléphone et son adresse ? ». « Bingo ! », répond Luc en considérant, pas peu fier, le papier, « vous avez tout compris ! ». « Oui, je crois que j'ai compris. Et que je vais avoir besoin d'un second casque. »

Après quoi, Luc lui lance son meilleur sourire, cocktail de compassion, d'encouragement et d'un zeste de complicité presque authentique. Puis il lui tourne le dos – il entend la moto qui démarre – et il reprend la route qui le ramène chez lui. Tout se passe comme prévu, bien que ce soit sous l'égide d'une quasi improvisation. La première partie est donc accomplie de la mission qu'il s'était fixée en enjambant cette fameuse fenêtre. Mais pour tout dire, une fois revenu au point où il peut la franchir dans l'autre sens, ses articulations grincent un peu, ses idées se bousculent en tous sens et il se sent un peu fourbu. Pas tant par les dix kilomètres qu'il vient de tracer à pied pour assurer ses allers-retours entre la demeure de Tania et celle de Georges. Mais par l'énergie mentale qu'il a dû déployer pour les convaincre l'un après l'autre de réduire drastiquement la distance amoureuse qui les sépare. Il semble bien qu'on ne sorte de l'ennui qu'à ses dépens. Pas question pour autant de faire marche arrière. Il lui reste encore à faire ce qu'il s'est promis de faire.

Bien lové dans son fauteuil, une grande tasse de thé fumant posée à côté de la souris, sa polaire encore humide mise à sécher sur le balcon où souffle une brise encore chaude à cette heure, Luc retourne donc au *pdf*. Il constate non sans fierté qu'au cours du troisième chapitre bien des choses

ont commencé à changer. Georges a téléphoné à Tania. Après quoi, elle a revêtu la plus moulante de ses robes de jersey, enfilé un élégant manteau assorti d'un col et de manchons en fausse fourrure, et elle a logé son épaisse chevelure sous un bonnet irlandais. Elle est sortie sans répondre aux questions de ses parents, et ceci juste à temps pour attraper le dernier car de la soirée pour la ville. Elle retrouve Georges devant cette cave de jazz qu'il lui a indiquée. Ils descendent s'y nicher. Ils parlent beaucoup, malgré les fracas et les stridences chaloupées de la musique (qu'ils n'écourent guère), et se chuchotent de menues confidences pendant les solos de contrebasse et pendant la pause du quartet. Ils boivent un verre ou deux, aussi. Leurs mains se frôlent, à la dérobee, puis finissent par se joindre, fiévreuses. Ils quittent les lieux avant la fin du second *set*, s'embrassent longuement dans l'embrasure d'un magasin d'antiquités et Tania monte derrière Georges sur sa moto. C'est chez lui qu'ils se rendent, et pas chez elle, où elle devine que ses parents l'attendent devant la télévision en se tordant les mains d'angoisse. La pluie a cessé de tomber, et une demi-lune bien claire surgit en catimini de derrière le beffroi de l'Hôtel de Ville.

Luc, captivé par sa lecture, ne peut s'empêcher d'applaudir à l'issue de ce chapitre. Comme il se doit, aucune de ses propres interventions de l'après-midi n'est mentionnée, et pour cause, sur l'inviolable fichier *pdf*. C'est pourquoi il active maintenant la commande de traduction de celui-ci en format *word*. Sur le nouveau fichier, qu'il renomme « *Deux présences* », les mises en forme sont perdues, mais peu importe. Il fait un test, et il écrit : « *Au petit matin, Georges et Tania descendent, enlacés, acheter des croissants et des gobelets de café au lait à la boulangerie du coin de l'avenue, et ils s'en vont déjeuner sur un banc dans le square. L'air est vif, mais il a chassé pendant la nuit tous les nuages de la veille.* ». Puis il va se coucher, après avoir réglé son réveil sur six heures trente.

Le lendemain matin, il fait déjà grand jour lorsque le réveil sonne. Luc est bien vite habillé. Comme il se l'était promis la veille, il siffle un petit verre de gnôle, récupère sa polaire sur le balcon et ouvre son ordinateur. Il vérifie que rien d'autre ne s'est affiché sur son fichier *word* à la suite de sa phrase test de la veille. Il choisit de faire intrusion dans le récit non plus par la fenêtre, désormais périmée, trop éloignée du cœur de l'action, mais par le portail du square. Il est sept heures. Il fait encore nuit. Et il fait froid. *L'air est vif, mais il a chassé pendant la nuit tous les nuages de la veille.* Luc se félicite d'avoir ajouté un pull en cachemire sous sa polaire. Le square est encore désert, mis à part quelques *joggers* matutinaux qui multiplient les boucles avant de rentrer se doucher et de partir au boulot. Luc renonce à l'idée d'avoir la moindre prise sur de tels héros. Il va s'installer sous le vieux kiosque à musique d'où l'on peut voir toute l'étendue du square, l'avenue derrière les grilles, et même la moto de Georges au pied de l'immeuble où il est venu lui parler la veille, et il attend.

Vers sept heures trente, *Georges et Tania descendent, enlacés, acheter des croissants et des gobelets de café au lait à la boulangerie du coin de l'avenue, et ils s'en vont déjeuner sur un banc dans le square.* Jusque-là, tout va bien. Lucien les regarde d'un œil tout d'abord attendri. Ne sont-ils pas devenus un peu ses créatures ? Ou du moins ce qu'il en a fait à partir d'une pâte un peu molle, asthénique et velléitaire. N'a-t-il pas activé le thermostat qui les a poussés dans les bras l'un de l'autre ? Il veut le croire et il estime être en droit d'exiger qu'il se passe maintenant quelque chose d'inédit, de renversant. Or, tels qu'il les inspecte depuis le kiosque, collés à leur banc entre les buissons du square, ils semblent bien capables de rester à y roucouler des heures, des jours et des mois encore. Et, de fil en aiguille, de décider sous peu : Tania de terminer ses études, Georges de renoncer aux boulots en intérim, tous deux de trouver des emplois stables, puis de partir à la

recherche d'un appartement F2 avec cuisine américaine. Pire ensuite : d'envisager, attendris, d'avoir un ou deux enfants, des congés payés exotiques et d'ici quinze ans, si tout va bien, une résidence secondaire avec tondeuse à gazon, barbecue et voisins ruraux charmants qui proposent des œufs frais.

Se pourrait-il dès lors qu'à rebours du postulat de départ de Luc il ne s'agisse pas, entre ces deux-là, d'une liaison fragile, éphémère et conçue comme telle (notamment par l'auteure) ? D'une amourette de secours qu'ils auraient engagée pour conjurer leurs solitudes, crever l'abcès des absences psalmodiées (toujours par l'auteure) ? Ou, plus trivial encore, pour mieux franchir – affectivement et sexuellement peinarde – les froides grisailles de l'hiver ? Bref, d'une liaison que Luc se serait aisément employé à rendre complexe, passionnelle, orageuse, sulfureuse, maudite et, pour finir, dramatique. En un mot : véritablement fictionnelle.

Se pourrait-il que, bien au contraire, ces deux pâles héros, confits de banalité, soient juste partis à la recherche de l'idée, de l'intention, du projet – comment qualifier cette monstruosité ? – de construire... un couple stable et harmonieux, extincteur express de leur présumé coup de foudre initial ? Grands dieux ! Quoi : tout ça pour ça ? Pas d'engagement fougueux à la Bonnie & Clyde, Ulrike Meinhof & Andreas Baader ou tous autres dans quelque mouvance activiste, radicale et rudement traquée par la police ? Pas de pulsions altruistes et démesurées, transcendant pour de bon le train-train conjugal, et visant par exemple à abolir toutes les discriminations ? A redistribuer les richesses ? A sanctionner férocement la fraude fiscale des patrons et des actionnaires des multinationales véreuses ? A interdire les fermetures et les délocalisations d'usines ? A en finir avec les maltraitements animaux (abeilles comprises) ? A sauver les oiseaux rares, les forêts tropicales et la planète ? A dire non à la montée des océans et à la faim dans le monde ? A accueillir tous les migrants ou au contraire à tous les renvoyer chez eux ? A restaurer ou à dynamiter, au choix, l'autorité des parents en déroute des « quartiers populaires » ? A libérer la parole de leurs enfants ? Ou tout ce que l'on voudra encore...

A défaut de quoi se dit Luc, un peu paniqué par cette absence de perspectives, n'y a-t-il pas lieu, plus simplement et à une échelle plus plausible, de programmer dès maintenant : un accident de moto alcoolisé de Georges, ou une chute d'échafaudage, avec graves séquelles neuro-motrices dans tous les cas ? Une déchirure complexe et sans recours des ligaments croisés du genou gauche de Tania lors d'un spectacle de danse à la salle polyvalente municipale ? Ou mieux et plus accessible encore : une absurde et douloureuse rupture au bout de quelques semaines d'amour fou, avec crises de larme clandestines et tentative de suicide pour Tania, engagement soudain de Georges dans la Légion étrangère, soulagement coupable des parents de la première, colère froide et jalouse du meilleur ami d'enfance du second ?

Non, à la façon dont ils se bécotent entre deux gorgées de café et se contemplent les yeux dans les yeux, aucun de ces mille scénarios ne veut se profiler et Luc se désespère. L'eau de rose, comme on dit, n'est pas sa boisson favorite. A quoi bon avoir fait intrusion dans un roman si le romanesque court le risque d'en être à ce point gommé ? Il lui faut de nouveau intervenir. Lourdemment s'il le faut. Et improviser à haut débit. Il quitte le square, traverse l'avenue et, d'un pas qu'il s'efforce de rendre anodin, il s'approche du couple. « Bonjour, Tania. Bonjour, Georges. Comment allez-vous, depuis hier ? ». Ils le considèrent en silence, leurs croissants entamés à la main, à mi-chemin entre

l'étonnement et l'irritation, unis dans la protestation devant cette nouvelle effraction de leur intimité. A l'évidence, ils ne le reconnaissent pas ; ou plutôt, ils feignent – assez mal – de ne pas le reconnaître. « Vous devez vous tromper », suggère Georges, hostile mais retenu. Tania opte pour la version « mépris adolescent / alerte défensive » de l'admirable regard vert qu'elle avait coulé sur lui la veille, et elle ne dit mot.

Luc se voit ainsi enchâssé dans le rôle de l'inconnu importun sommé de passer son chemin. Mais, bien entendu, il ne s'y résigne pas. Il n'oublie pas qu'il n'est plus le spectateur intrusif, plus ou moins clandestin, du *pdf* de l'auteure. Mais qu'il a choisi de devenir acteur et donc, en quelque sorte, co-auteur, en *word* (commande « Suivi des modifications, afficher les marques »), de ce qui s'y passe. Il gratifie le couple d'un double clin d'œil goguenard puis s'en va quérir un gobelet de café au lait à la boulangerie dans l'intention de revenir s'installer derechef sur le banc à leur côté. Sa décision est prise : non seulement il ne va pas les lâcher d'une semelle mais il va aussi s'efforcer, plus ouvertement qu'hier encore, d'infléchir et même de dicter leurs conduites, d'intervenir dans tous les recoins de leur existence.

Dans l'immédiat cependant, au moment de franchir le seuil de la boulangerie, il réalise qu'il doit faire demi-tour et rebrousser chemin. Pas plus que la veille en effet il n'a d'argent sur lui, ni ne connaît la monnaie en usage dans les pages de ce roman. Sans barguigner il se dirige droit vers Georges, et le sollicite. « J'ai oublié mon portefeuille chez moi... Mais j'ai pensé qu'après tout ce que j'ai fait pour vous deux hier, vous pourriez peut-être me dépanner d'un petit billet. Bien entendu, je vous rembourse dès demain. » « Ce que vous avez fait pour nous ? », s'interloque Georges, pendant que Tania lève les yeux au ciel avant de lui chuchoter quelques mots à l'oreille. On devine une tendre et impérieuse supplique, quelque chose comme « Je t'en prie, délivre-nous de ce toqué ! ». Georges s'exécute, fouille ses poches, y trouve un billet qu'il tend à Luc d'un air dégouté comme pour dire : « Et maintenant, laissez-nous tranquille ! ». Luc, évidemment, n'entend pas obtempérer. Il se précipite à la boulangerie et, son café à la main, la monnaie rendue en poche, il regagne aussitôt le banc. Il pose une demi-fesse sur l'espace disponible, près de Tania. Ce que voyant le couple, sans dissimuler son exaspération, va jeter ses gobelets vides à la poubelle publique et s'éloigne sans se retourner. « Attendez-moi », les interpelle Luc, « j'ai encore tant de choses à vous dire ! Et vous avez tant de choses à faire que vous ne soupçonnez pas ! ». Ils allongent le pas, lui aussi, et ainsi commence leur journée.

Luc les accompagne sur le trottoir, les abreuvant de conseils et de suggestions sur à peu près tous les sujets : la diététique, les élections municipales à venir, le temps qu'il va faire, le printemps qui s'approche, le dérèglement climatique, l'aménagement urbain (quand Georges heurte un lampadaire), la disparition progressive des marchands de journaux et, surtout, la vie de couple. Il monologue, n'émettant que des avis tranchés sur toutes choses. Il a l'air de s'amuser. Eux font comme s'ils ne le voyaient pas, ne l'entendaient pas, et peut-être est-ce le cas. Ils ne font pas même appel au policier qu'ils viennent à croiser. Ils marchent main dans la main, ou les bras sur les hanches, ne cessant de s'échanger des mots doux. Au total, ils ne font rien d'autre que de parcourir deux fois de suite le tour du pâté de maisons, avec le vain espoir de le décourager ou de le semer.

Mais la matinée avance et ils doivent se séparer. Long baiser emmitoufflé. Georges a son casque à la main, il va regagner sa moto. Il dit qu'il est déjà en retard. Luc décide donc d'accompagner Tania à la

fac. Discrètement, d'un peu loin, pour ne pas l'effaroucher. Mais, une fois qu'ils sont rendus dans le grand amphi, il va sans hésiter s'asseoir tout à côté d'elle. Il suit ainsi les deux heures du cours de littérature comparée avec une attention très relative, glissant à la jeune fille des commentaires en temps réel sur les matières enseignées et sur la pédagogie du professeur. Il feuillette ses manuels, ses classeurs, son agenda. Il surveille par-dessus son épaule et corrige parfois les notes de cours qu'elle prend. Il parvient même à dénicher, dans ses papiers, les coordonnées du Conservatoire de danse. Tania est furieuse, mais elle reste placide. Elle ne veut pas s'exposer à un scandale en plein amphi.

Après les cours, Luc la suit jusqu'au restaurant universitaire où il réussit, après s'être servi un plateau bien fourni, à passer en douce derrière elle, sans payer. Enfin, à la cafétéria, comme ses copines la questionnent du regard, elle accepte, pour se débarrasser de lui, de lui donner l'adresse du studio d'enregistrement où Georges, explique-t-elle, officie comme « ingé-son » en *free-lance*. Luc la remercie et la salue chaleureusement, et il s'y précipite.

Un quart d'heure plus tard, il retrouve Georges, en effet, installé derrière une vaste table de mixage aux mille boutons, un sandwich à la main, une canette de bière dans l'autre. Derrière la vitre, les musiciens font la pause eux aussi. Des guirlandes de *led* clignotent sur leurs amplis et leurs claviers. Luc, tout esbaudi de cet imprévu rebondissement, dégotte un tabouret et vient se poser près de l'« ingé-son ». « J'adore la musique ! », proclame-t-il, et il se met de nouveau à lui parler longuement et sans fard de Tania. Il livre ses observations, ses recommandations. Georges hausse les épaules et chausse son casque stéréo, ainsi n'entend-il plus rien de ce que Luc, intarissable, continue de lui exposer. Il réécoute la dernière prise, effectuée avant la pause, hoche la tête en rythme, opère quelques mystérieux réglages, puis : « Allez, les artistes, on reprend quand vous voulez ! », lance-t-il. Luc ouvre grand ses yeux et ses oreilles. Bientôt, il n'y tient plus, il s'approche de la console, observe les façons de faire de Georges et commence à tripoter lui aussi les potentiomètres à sa portée, à presser des interrupteurs. Les musiciens ont commencé à jouer. Aussi, dès qu'il prend conscience des interventions de Luc, Georges n'a-t-il d'autre choix que de les corriger en urgence, l'une après l'autre, un peu à la façon de Charlot dans *Les temps modernes*. Puis de saisir l'intrus par le dos de sa veste et de le virer sans plus d'égard de sa cabine. Qu'à cela ne tienne, Luc s'en va trouver les musiciens – « J'adore la musique ! », confirme-t-il. Ceux-ci jouent toujours, une sorte de jazz très sophistiqué. Luc les écoute attentivement, entame une danse sur place, les applaudit avec enthousiasme. Nul, cependant, n'a vraiment remarqué sa présence et ses gesticulations. Si bien qu'il va s'asseoir derrière un synthétiseur inoccupé et se lance dans un solo strident et si consternant qu'il cloue immédiatement le bec à l'orchestre. Luc met à profit ce soudain silence pour délivrer ses avis sur le *tempo* – « Pas assez enlevé ! » – et donner des conseils en conséquence au batteur. La ligne de basse, ajoute-t-il, est aussi à revoir. Il se retrouve bientôt sur le trottoir, dépenaillé, les vêtements en vrac.

Nullement affecté par ses mésaventures musicales, et bouillant d'énergie, il se lance alors à la recherche du premier arrêt venu de ce car qu'il n'a pas osé prendre hier. Cette fois-ci, il dispose pour y monter de la menue monnaie récupérée le matin-même à la boulangerie. Cinq kilomètres plus loin, le voici de nouveau chez Tania. Aujourd'hui, puisqu'il la sait en ville, c'est pour parler un peu avec ses parents qu'il presse la sonnette. Sa mère est absente à cette heure, elle travaille. Dommage. Son père travaille, lui aussi, mais en trois-huit et il était de l'équipe du matin. Extirpé de sa sieste, il hésite

à laisser entrer cet inconnu si bavard et un peu excité. Mais celui-ci dit vouloir lui parler urgemment de Tania, alors il lui ouvre sa porte... Comme la veille, néanmoins, Luc se retrouve confiné au vestibule. En est-il vexé ? Toujours est-il qu'il décide, pour pimenter un peu le fil et le style du récit, jusque-là assez explicites, que rien n'y fuitera de ce que se disent les deux hommes pendant près d'une heure, debout donc dans ce maudit vestibule. On saura seulement que, quand il en sort et repart attendre son car, Luc laisse derrière lui un homme plus que bouleversé.

Le voici maintenant de retour en ville juste à temps pour aller rejoindre le Conservatoire de danse où le cours collectif qu'y suit Tania vient de débiter. On devine l'empressement qu'il met à s'y glisser par une porte discrète. Après avoir examiné la scène, il traverse en diagonale la petite armée de ballerines, bousculant au passage quelques équilibres sur pointes, et s'en va trouver la professeure pour lui donner son avis sur ce qu'il vient de voir. « J'adore la danse », commence-t-il, « mais pas la façon dont vous y prenez pour l'enseigner ! ». A la troisième minute de cet impromptu discours, Tania s'enfuit en pleurant vers les vestiaires. Luc n'insiste pas. Il a dit l'essentiel, affirme-t-il. Il conclut donc, serre la main de la professeure interloquée, fait la bise au hasard à quelques ballerines et s'éclipse. Il souhaiterait rejoindre Tania mais elle a dû s'enfermer dans sa cabine et il ne veut pas lui donner l'impression de la harceler (se dit-il dans en ricanant, en repensant à la journée écoulée). N'importe : pendant le cours du matin en amphithéâtre, il a aperçu dans son agenda, à la date d'aujourd'hui, un « 19 h » entouré à l'encre rouge d'un petit cœur de midinette et suivi de la mention « Brasserie de la Gare ». Pas de souci, donc, il ira gentiment les y retrouver. Il estime toujours qu'il a beaucoup à leur dire encore, et qu'ils ont quant à eux beaucoup à faire.

D'ici là, il peut retourner au square, passer le portail et faire un saut chez lui. Il veut vérifier si et comment les intrusions du jour se sont inscrites sur le fichier *word* du roman. Il constate avec satisfaction que tout fonctionne au mieux de ses attentes. Il en a tant fait aujourd'hui, il a tant interféré avec Georges, avec Tania, avec leurs activités diverses, il a rencontré tant de personnes de leur connaissance que toute la petite troupe – composée d'étudiants, de musiciens, de danseuses, de deux professeurs, d'un père, d'un chauffeur de car, et même d'une boulangère de circonstance et d'un policier de passage – en est déjà à se bousculer au cœur d'un cinquième chapitre ! On a dépassé les cent-cinquante pages ! Lui-même y figure en tant que quidam, sans masque, et sous le nom de Luc, tout simplement. Sans masque, et sans excès non plus : c'est délibérément que ses interventions ne sont relatées ni en détail, ni dans leur intégralité. Que le contenu de son entrevue avec le père de Tania, on l'a vu, a été scotomisé. Mais, tout second rôle qu'il soit, il est clair que c'est grâce à lui que l'on a maintenant remis le rythme indolent des deux premiers chapitres. L'enjeu, maintenant, est de décider s'il convient de conclure cette affaire, au moyen de quelque fin tragique ou larmoyante (cf. l'accident de chantier ou de moto, la rupture des ligaments croisés du genou ou, pourquoi pas, l'intervention machiste du père de Tania, etc.). Ou, au contraire de la faire rebondir (cf. l'engagement exemplaire du couple dans une cause aussi radicale que perdue, avec issue policière sanglante ou carcérale, etc.). Bref, faut-il renvoyer chacun à la solitude *romantique* de l'« absence » (et prévoir dans ce cas un court chapitre de description de cet enlèvement). Ou les piloter ensemble vers une cascade de rebondissements et une catastrophe finale éminemment *romanesque* (plusieurs chapitres s'imposeront alors) ?

Luc décide, à ce stade, de ne pas décider. Tout va dépendre de l'attitude du couple quand il le rejoindra, d'ici une heure, à la Brasserie de la Gare. Sans doute vont-ils se montrer plus qu'agacés de

le voir réapparaître sans y avoir été invité – et, à leur place, qui ne le serait pas ? S'ils lui tournent d'emblée le dos, refusent de lui offrir un verre et repartent enlacés dans la nuit froide, il mettra fin à leur idylle dans les heures qui suivent, et *basta*. Mais si, plus improbable issue, il parvient au contraire à les intéresser à une ineffable péripétie, à se faire passer par exemple pour un agent double chargé de leur protection face à un complot politique et diplomatique dont il leur révélera les arcanes bribe après bribe, alors tout peut rebondir avec leur concours désormais actif.

C'est dans cet état d'esprit que Luc se prépare un double café/double gnôle pour affronter l'imprévisible soirée qui s'annonce. Il éteint son ordinateur, et retourne dans le square, dont il franchit le portail dans l'autre sens. Quelle n'est pas sa surprise alors quand, parvenu à la Brasserie de la Gare, il y trouve Georges et Tania attablés devant des chocolats chauds et dans d'inhabituelles dispositions à son égard : souriants et bienveillants lorsqu'il s'approche d'eux, tirant même une chaise à son intention pour qu'il prenne place à leurs côtés, passant commande d'un troisième chocolat. Quelque chose, à l'évidence, s'est dit ou passé entre eux en son absence. Et à son sujet. Ils s'excusent presque de ne pas avoir été plus aimables avec lui depuis ce matin. Ils le remercient de les avoir encouragés, stimulés même, dans les premiers pas de leur si exceptionnelle histoire d'amour. Tania ajoute que, joint au téléphone, son père lui a fait part de sa visite et lui a exprimé sa joie et sa confiance les plus sincères de la savoir à ce point heureuse depuis sa rencontre avec Georges. Luc est perplexe. Il l'est plus encore lorsque Georges lui apprend que les musiciens qu'il enregistrerait cet après-midi ont décidé, après l'intense discussion qui a suivi son départ, de reconsidérer le *tempo* de leur composition, de la transcrire de son rythme binaire initial en une déclinaison ternaire autrement plus chaloupée.

Mieux encore, les deux amoureux lui exposent, les yeux pétillant d'excitation, leur projet de franchir la frontière, par un train de nuit qui part dans deux heures, pour rejoindre un groupe d'activistes en cours de constitution. Ils ne peuvent pas lui en dire plus à ce sujet : de gros intérêts financiers et culturels sont en jeu. Luc oscille entre émerveillement et consternation. Se peut-il que, en s'imposant et en s'interposant comme il l'a fait, il ait si bien manipulé les deux personnages principaux du roman qu'ils soient parvenus à s'affranchir de son influence, à échapper aux griffes de la réécriture de leurs rôles entre lesquelles il pensait les avoir pourtant bien enserrés ? Se peut-il, autrement dit, qu'ils aient réussi à prendre en main d'eux-mêmes, sous son impulsion initiale, ce roman qu'il avait voulu sauver des affres de l'ennui ? Il croyait devoir et pouvoir agir seul, et voici qu'ils étaient trois ! Après tout pourquoi pas ?

« Voulez-vous nous accompagner jusqu'au quai ? ». Il acquiesce sans hésiter. Il se dit qu'il montera dans un autre wagon, et tant pis s'il n'a pas de billet. Il entend bien ne pas les lâcher et participer d'une façon ou d'une autre à la suite des événements. Il ne renonce pas à l'idée de garder l'initiative si jamais le récit venait de nouveau à s'enliser. Avant de quitter la brasserie, Georges règle les consommations. Luc le remercie. Il observe que ses deux compagnons – c'est ainsi qu'il entend dorénavant les désigner – n'ont pas de bagages. Ils sont devenus de vrais aventuriers. Tous trois traversent la place de la gare, puis la gare elle-même. Ils consultent le panneau lumineux des départs. Le train de nuit est bien affiché, ainsi que le numéro de son quai. Ils empruntent la passerelle en surplomb qui y mène. Elle est déserte à cette heure, et guère éclairée. Ils s'accourent un instant à la rambarde. Georges allume une cigarette. Un long train de marchandises s'approche. Soudain, Luc se sent agrippé de chaque côté par les pans de sa veste, soulevé avec une énergie folle

et voici qu'il bascule par-dessus le parapet métallique au moment précis où la grosse et inélégante locomotive diesel s'apprête à passer sous la passerelle. Pendant qu'il tombe, un mélange de double café/double gnôle/chocolat chaud lui remonte à la gorge en même temps qu'un long cri.

Luc a dû perdre connaissance. Le jour est à peine éclos quand il se réveille chez lui, un peu groggy, devant son ordinateur. Il s'étire de toute la longueur de son corps courbatu et se lève pour aller fermer la fenêtre : les aubes printanières sont encore un peu fraîches. Puis il retourne s'asseoir, ouvre son fichier *word* et vérifie : la soirée de la veille est relatée en détail, tout est bien mentionné, depuis la mansuétude et la cascade de mensonges éhontés de ses « compagnons » jusqu'au passage du train de marchandises. Mince, ils y sont allés fort, tout de même ! Tania et Georges, ses quasi créatures, se sont donc ligüés pour le virer *manu militari* de leur histoire, se la réapproprié en quelque sorte ! Et ils n'ont pas lésiné sur les moyens : saisie par le fond du pantalon, ou c'est tout comme, puis expédition *ad patres*. Après tout, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même. C'est lui et nul autre qui a eu l'idée de les « dresser », ou plutôt de les anticiper, de la sorte. De leur attribuer une dimension qu'ils ne revendiquaient pas. Il a voulu faire la loi, et ils ont fini par faire la leur.

Laure, sans le savoir, ne s'est pas trompée. Luc a bien écrit un roman, jadis. Un roman policier, jamais publié – quoique piraté ensuite par un écrivain célèbre chargé de l'évaluer pour le compte de son éditeur. Il relatait un meurtre dont le lecteur s'avérait être le coupable. C'était déjà étrange, et objectivement peu vendeur. Aujourd'hui, Luc a emprunté une autre voie : il a envisagé que le lecteur d'un roman puisse se substituer à son auteure, et il en est résulté que ce lecteur pouvait succomber à tant d'audace et se voir exécuté par les personnages de ce roman, en guise de représailles à ses multiples intrusions. Voici donc ce que Luc va dire à Laure pour qu'elle le répète à l'auteure de « *L'absence* » : la lecture du roman en cours d'écriture de sa jeune amie n'est pas sans risque. Redoutant d'être assommé par l'ennui d'une histoire d'amour trop complexe et trop délicate, le lecteur, dans son impatience, est tenté d'y prendre le pouvoir et de l'orienter à sa guise, selon ses propres conceptions de l'amour. Au début, Luc a trouvé drôle d'inverser et de remanier ainsi les rôles. Le jeu de rôle devenait un drôle de jeu. Puis il s'est attaché à ce jeu, il a voulu en modifier les règles dans le même temps qu'il y lançait ses dés. Mais les personnages d'un roman ne sont pas des pions, ni des animaux que l'on « dresse ». Bien vite ils se révoltent, ils prennent possession du lecteur ou bien le jettent par-dessus bord. Plus on veut les manipuler, et plus ils vous manipulent. Ce qui était drôle au début devient tragique, ineffaçable tout du moins. Il y a plusieurs façons de prendre un train de nuit : en wagon couchette, ou en pleine figure. Aucune destination n'est assurée.

Au fond de l'écran, derrière le tapuscrit, Luc se voit comme sonné-vautré dans la marge d'un antique cahier d'écolier. Il s'accroche au fil rouge, se relève sans rien dire, oublie fenêtres et portails et décide de rester chez lui. Fatigué des logiciels, il s'installe dans un fauteuil et se loge un vrai livre entre les mains. Couverture cartonnée, quelques gravures soignées, un produit fini, impeccable, impénétrable. On n'y entre que du bout des yeux. Vive les lectures soumises, et pas touche à ce qui s'y passe ! C'est bien plus reposant ainsi.

Il faut donc laisser Luc récupérer en paix. Laisser se poursuivre la remise en ordre de l'imaginaire. Luc, cependant, a oublié de fermer son fichier *word*. Or voici qu'un texte, un chapitre 6 ou bien un épilogue, commence à s'y écrire tout seul, à bonne vitesse. Sous forme de longue carte postale ou de communiqué de presse, cela dit d'abord que Georges et Tania ont fondé, à l'étranger, une « Société

internationale de protection et de lutte contre les intrusions des lecteurs », et que celle-ci a été très bien accueillie. Un peu plus loin, c'est une liste des premiers adhérents qui est reproduite non sans fierté : Ulysse, Gargantua, Candide, Anna Karina, Madame Bovary, et même Geoffrey Firmin dit le Consul. Une semaine plus tard, paraît-il, on en compte une centaine de plus, venus de tous les coins du monde. Tous ces héros, toutes ces héroïnes sont crispés sur leurs privilèges. « *Mêlez-vous de vos affaires si vous voulez qu'on vous raconte les nôtres* », tel semble être leur slogan. Refus manifeste du dialogue. Seule l'exégèse est tolérée. Plus de délires à la Luc dans le champ de mire de ces orgueilleux personnages. On apprend, plus loin encore, que Georges a le privilège d'introduire et d'enregistrer leurs assemblées générales. On ne peut qu'envier l'« ingé-son ». Et que Tania, à la fois gestionnaire et communicante de la Société, envisage la création d'un service juridique et un peu plus tard, si tout va bien, d'une antenne mutualiste. On ne peut que féliciter l'efficace jeunesse. Grâce à ces deux-là, jadis dûment coachés par Luc, Œdipe va bientôt serrer la main à Joseph K., et Rabindranath Tagore faire la bise à la princesse de Clèves. On ne peut se préparer à cela qu'avec une grande ferveur. Et l'envie, peut-être, de s'en mêler malgré tout...

Haut-Crêt – Août 2021

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES

Intrusion - 2021

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2021

ISBN 979-10-394-0596-6